

VICTOR HUGO

Les Misérables

Scénario


recursos


HAZ THINK FAIS
TEATRING
FES FAI EGIN

PERSONNAGES

ACCUSE
CHEF
COIFFEUR
COSETTE
DENTISTE
FANTINE
HOMME
JAVERT
JEAN VALJEAN – M. MADEINE
JUGE
LE DOCTEUR
M. FAUCHELEVENTE
M. THENARDIER
MARIUS
MME THENARDIER
MYRIEL
NARRATEUR – GAVROCHE
PASSANTE
SOLDAT

🔊 PISTE 1

SCÈNE 1

(La scène est déserte. Au fond de la scène, on aperçoit le titre de la pièce. Un rythme de tambours de galère commence à résonner. La projection devient « Première partie : Fantine, année 1815 ». On entend des pas, des bruits de chaînes traînées au sol. On découvre des prisonniers en plein effort, qui tirent une structure vers le milieu de la scène. On distingue parmi eux un homme d'une grande taille, corpulent et qui a une force hors norme. C'est Jean Valjean. Ils tirent avec difficultés cette structure pesante tout en chantant une chanson de prisonnier au rythme des tambours. On aperçoit, sur la structure, un autre homme, droit et bien habillé. On peut deviner qu'il représente l'autorité pour les prisonniers. C'est Javert. Jean Valjean tombe par terre, épuisé par tant d'effort. Il ne peut plus se relever. On aperçoit Javert qui le regarde de toute sa hauteur sans bouger, indifférent à la situation.)

🔊 PISTE 2

SCÈNE 2

(La scène s'illumine. Javert est dans une posture de supériorité. Il lit des papiers avec attention.)

JAVERT : Prisonnier 24 601. Où est le prisonnier 24 601 ?

VALJEAN : *(Valjean entre, dubitatif. Après avoir repris ses esprits, il se dresse de manière décidée devant Javert.)* C'est moi, monsieur.

(Javert le regarde avec indifférence et continue à lire ses papiers. Valjean ne bouge pas. Un silence lourd et dense s'installe.)

JAVERT : *(Sans lever les yeux de ses papiers.)* Enfermé dans cette prison pour avoir volé.

VALJEAN : *(Avec un geste de peine.)* Oui.

JAVERT : *(Après avoir fini la lecture des papiers, il referme la pochette d'un coup sec. Puis il inspecte Valjean du regard.)* Donc vous êtes un voleur.

VALJEAN : *(Timidement.)* Non, monsieur.

JAVERT : *(Surpris de la réponse, il doute un moment et pose à nouveau sur lui son regard accusateur tout en lui souriant.)* Et aussi un menteur. *(Valjean est sur le point de lui répondre violemment, mais Javert l'interrompt d'un geste de la main.)* *(Il montre les papiers comme des preuves évidentes.)* Je sais tout sur toi et sur tous les délinquants qui se trouvent dans cette prison.

VALJEAN : Vous ne me connaissez pas, monsieur.

JAVERT : *(Il ouvre à nouveau la pochette pour lire, à voix haute, les premières lignes.)* Prisonnier 24 601. Extrêmement dangereux. Possède une force hors du commun. *(Il le regarde à nouveau.)* Condamné pour vol.

- VALJEAN :** *(D'un ton ferme.)* Que peut-on attendre d'un homme quand il a faim, lui qui ne peut pas penser avec clarté ?
- JAVERT :** *(Se parlant à lui-même.)* Un homme ? Moi, je ne vois aucun homme ici. Je vois seulement un forçat, un misérable.
- VALJEAN :** Le coupable est la faim. Je devais donner à manger à ma sœur et à ses sept enfants. Mais j'ai déjà payé très cher ma faute.
- JAVERT :** 19 ans que tu es emprisonné ici, dans la prison de Toulon.
- VALJEAN :** 19 longues années. C'est une injuste condamnation pour un misérable bout de pain.
- JAVERT :** *(Sur un ton accusateur.)* Tu te trompes, forçat. La justice a été juste avec toi. Elle t'a condamné à cinq ans seulement pour le vol. Les quatorze années suivantes sont de ta faute.
- VALJEAN :** Si seulement les conditions de cette prison étaient moins dures.
- JAVERT :** Comment oses-tu parler ainsi des conditions de détention des misérables ? Tu as été enfermé 19 ans du fait de tes quatre tentatives d'évasion.
- VALJEAN :** Monsieur...
- JAVERT :** Silence, prisonnier 24 601. Tu n'es qu'un insolent. Tu n'es qu'un misérable.
- VALJEAN :** Mon nom est Valjean, Jean Valjean.
- JAVERT :** Non. Ne te méprends pas. Tu n'es plus personne. Tu n'existes plus. Tu n'es qu'un ex-prisonnier, avec un passeport jaune. Tu es marqué pour la vie. La sortie de prison n'est pas la liberté. Aujourd'hui, ton emprisonnement se termine, mais pas ta peine. Ici, tu trouveras le salaire de tes 19 ans de condamnation aux travaux forcés. *(Javert donne à Jean Valjean un petit sac avec quelques pièces de monnaie.)* Cent neuf francs et quinze sous.
- VALJEAN :** Je suis libre.
- JAVERT :** Pour le moment.
- VALJEAN :** Que voulez-vous dire ?
- JAVERT :** Les mécréants comme toi ne se réinsèrent jamais dans la société. Jamais. Vous recommencez sans cesse à commettre des délits, à enfreindre la justice. Et on se retrouvera encore dans la même situation. C'est juste une question de temps.
- VALJEAN :** Cela n'arrivera jamais.
- JAVERT :** L'avenir nous le dira. La justice te surveillera de très près. *(Javert tend le passeport à Valjean qui le prend la tête basse, sans lever les yeux. Il quitte la scène.) (Javert se parle à lui-même à voix basse.)* On va se revoir très bientôt. J'en suis certain.
- NARRATEUR :** *(Habillé en aubergiste, et sur un ton léger.)* Accusé d'avoir cassé une vitrine pour y voler un simple pain en 1796, Jean Valjean est remis en liberté en octobre 1815. Jean Valjean est entré à la prison de Toulon, sanglotant et tremblant. Il en ressortira impassible. Il marchera longtemps, une journée entière, avant d'arriver à ce petit village de Digne, dans le département des Basses-Alpes. La nuit vient de tomber sur la place de l'évêché. Jean Valjean est fatigué, épuisé, affamé. C'est alors qu'il aperçoit l'enseigne d'une auberge *(Il la prend dans ses mains.)*, où est inscrit « la croix-de-Colbas ». Il frappe à la porte de l'auberge.

SCÈNE 3

(Jean Valjean apparaît sur scène dans un aspect lamentable.)

AUBERGISTE : Que puis-je pour vous servir, monsieur ?

VALJEAN : J'ai besoin d'un lit et d'un repas, aubergiste.

AUBERGISTE : *(Il le regarde avec méfiance.)* Tu as de l'argent pour payer le service ?

VALJEAN : Bien sûr, monsieur. *(Il sort une bourse en cuir de la poche de sa veste.)* J'ai de l'argent. J'ai de quoi payer.

(Un homme s'approche de l'aubergiste et lui murmure quelques mots en montrant Valjean d'un geste de mépris. L'aubergiste observe de nouveau Valjean et s'adresse à lui sur un ton distant.)

AUBERGISTE : Monsieur, je ne peux pas vous servir dans cet établissement.

VALJEAN : Mais j'ai de l'argent. J'ai de quoi payer.

AUBERGISTE : Je suis désolé, au revoir.

VALJEAN : *(Il frappe à la porte d'une autre auberge.)*

AUBERGISTE 2 : Oui ?

VALJEAN : J'ai besoin d'un lit et d'un repas, aubergiste.

AUBERGISTE 2 : Non, désolé monsieur, il n'y a plus de place.

VALJEAN : *(Surpris.)* J'ai de l'argent. J'ai de quoi payer en avance.

AUBERGISTE 2 : Non, il n'y a plus de place.

VALJEAN : Ce n'est pas un problème, laissez-moi dormir dans les écuries.

AUBERGISTE 2 : Non, c'est complet.

VALJEAN : Vous en êtes sûr ?

AUBERGISTE 2 : Et en plus, je n'ai plus de nourriture.

VALJEAN : *(Énervé.)* Mais je meurs de faim ! Je viens de faire un long voyage, depuis le lever du soleil, sans m'arrêter. Je veux manger quelque chose au moins.

AUBERGISTE 2 : Je n'ai plus rien.

VALJEAN : Mais ?

(Pendant que la scène s'illumine de nouveau, on entend les échos des pensées de Jean Valjean « Jamais les mécréants ne se réinsèrent dans la société » « Jamais » « Vous recommencez sans cesse à commettre des délits » « Et on se retrouvera encore » « C'est juste une question de temps ». Valjean marche d'un bout à l'autre de la scène, d'un air perdu. Il s'assoit par terre et s'endort. Une passante entre à l'autre bout de la scène quand elle trébuche sur Valjean.)

PASSANTE : Oh mon Dieu ! C'est un pauvre homme. *(D'une voix douce.)* Qu'est-ce que vous faites par terre, allongé dans le froid ?

VALJEAN : *(D'un ton agacé.)* Vous ne le voyez pas, madame. J'essaye de dormir.

PASSANTE : Pourquoi vous n'allez pas à l'auberge, là-bas ?

VALJEAN : Pourquoi ? *(Valjean est sur le point de lui raconter son histoire, mais il se résigne.)* Parce que je n'ai pas assez d'argent.

PASSANTE : Ah ! Quel dommage ! Vous devez avoir, sans doute, froid et faim. Ils devraient vous recevoir par charité.

VALJEAN : *(Sur un ton sec.)* J'ai frappé à toutes les portes. Et ils m'ont tous jeté dehors.

(La passante touche de la main l'épaule du voyageur et lui signale une porte de l'autre côté de la place, une petite porte à côté du palais de l'archevêque.)

PASSANTE : Vous avez frappé à toutes les portes ? Vous en êtes sûr ?

VALJEAN : Oui.

PASSANTE : Vous avez frappé à celle-là ?

VALJEAN : Non.

PASSANTE : Eh bien, allez-y.

VALJEAN : Merci, madame *(Regardant la porte avec espoir.)*

))) PISTE 4

SCÈNE 4

MYRIEL : *(Sans lever les yeux de sa lettre.)* Entrez donc, la porte est toujours ouverte. Qui êtes-vous ?

VALJEAN : *(Entre, nerveux et inquiet.)* Vous ne fermez pas les portes ? *(Voyant le sourire de l'évêque, il décide de se présenter.)* Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un détenu. Je viens de passer 19 ans au bagne. Je suis libre depuis seulement quatre jours. Je suis venu à pied de Toulon. Je suis fatigué et j'ai faim. Personne ne veut me loger. J'ai de l'argent. J'ai de quoi payer.

MYRIEL : Madame Magloire, mettez un couvert de plus pour ce monsieur.

VALJEAN : Vous en êtes sûr, monsieur ?

MYRIEL : Bien sûr, mon ami. *(D'un geste de la main, il lui fait signe de s'asseoir.)* Asseyez-vous à notre table. On vous amène le repas. Vous devez être très fatigué de votre voyage. Nous étions sur le point de dîner.

(Valjean est étonné de l'accueil. Il remarque les couverts en argent sur la table. Il en mord un pour vérifier son authenticité. L'évêque observe son geste du coin de l'œil.)

MYRIEL : Oui, ils sont bien en argent. Pardonnez mon ostentation.

VALJEAN : Attendez, je suis un détenu. *(Il sort de sa poche son passeport jaune.)* Regardez, j'ai le passeport jaune. À cause de lui, on me ferme toutes les portes au nez. Vous voulez le lire ? Je peux vous le lire, si vous voulez. J'ai appris à lire en prison.

MYRIEL : Si c'est votre volonté, faites donc, mais il n'y a pas assez de lumière. Madame Magloire, apportez le chandelier en argent. Ainsi notre invité pourra lire à son aise.

(Elle obéit et apporte le chandelier.)

MYRIEL : C'est mieux comme ça. Vous pouvez lire si vous voulez.

VALJEAN : Jean Valjean. Détenu. « Emprisonner 19 années. Cinq pour vol avec effraction. Quatorze pour avoir tenté par quatre fois de s'évader. C'est un homme très dangereux. » Vous voyez, tout le monde a peur de moi.

MYRIEL : Oh, comme je suis désolé. Madame Magloire, préparez le lit pour notre invité.

VALJEAN : *(Avec étonnement.)* Mon père, je ne vous comprends pas. Vous êtes trop bon. Vous ne me méprisez pas. Et en plus, vous me recevez dans votre maison. Vous allumez même les chandeliers en argent. Et pourtant, je ne suis qu'un misérable.

MYRIEL : Je n'ai pas à savoir qui vous êtes. Ce n'est pas ma maison ici, c'est la vôtre. Vous avez faim et soif. Donc, soyez le bienvenu. Ne me remerciez pas. Tout ce qui se trouve ici est à vous. Pourquoi aurais-je besoin de savoir votre nom ? En plus, je connais votre nom.

VALJEAN : Vraiment ? Vous savez comment je m'appelle ?

MYRIEL : Oui. Vous vous appelez mon frère !

VALJEAN : *(Avec une joie subite.)* Ah, monseigneur. Avant d'entrer ici, j'avais très faim, mais vous êtes si bon avec moi que maintenant j'en ai perdu l'appétit.

MYRIEL : Vous avez beaucoup souffert ?

VALJEAN : Beaucoup ! La veste rouge, les chaînes aux pieds, un banc en bois pour dormir. La chaleur, le froid, le travail forcé, les coups de bâton, la double peine pour rien, le cachot pour un seul mot, et même enchaîné au lit quand vous êtes malade. Les chiens sont bien mieux traités. 19 années de bagne ! Maintenant, j'ai quarante-six ans et un passeport jaune.

MYRIEL : Vous sortez d'un lieu rempli de tristesse. Mais, vous savez qu'il y a plus de bonheur dans les cieux pour les âmes repenties que pour cent personnes honnêtes. Si vous abandonnez ce lieu rempli de douleur, de haine et de colère envers les hommes, vous serez digne de notre pitié. Ayez des pensées de charité et de paix. Ainsi vous valez beaucoup plus que tout le monde ici présent.

VALJEAN : Pardonnez-moi, j'ai dévoré cette assiette entière. Cela faisait longtemps que je ne mangeais pas un si bon repas.

MYRIEL : Ne vous excusez pas. Maintenant je vais vous montrer votre chambre. Vous devez être fatigué. Ici, vous serez au chaud. Bonne nuit, mon ami.

VALJEAN : Bonne nuit, mon père. *(Le père Myriel prend le chandelier et sort de la chambre sous le regard de Valjean avant de tomber d'épuisement sur le lit.)*

(Ellipse temporelle. Valjean a un sommeil agité. Il a un cauchemar. Il entend des voix lointaines qui se mélangent aux bruits de la ville, des animaux qui grognent et un bébé qui pleure. Il se réveille d'un sursaut. Les cloches de l'église sonnent les deux heures du matin. Valjean se lève. Hésite un peu et va en silence dans l'obscurité de la nuit jusqu'à la table à manger. Il vole les couverts en argent et part en courant de la maison.)

(Ellipse temporelle. Le matin suivant. Le jour se lève. Le coq chante dans la cour. L'évêque Myriel entre en scène.)

MYRIEL : Bonjour, mon ami. Aujourd'hui est un jour magnifique. Quand il se réveillera, on ira chercher un peu de lait pour le petit-déjeuner.

(Il s'aperçoit que la chambre est vide. Il va jusqu'à la table à manger. Madame Magloire entre dans la pièce.)

MYRIEL : Il est parti avec les couverts en argent.

(Madame Magloire fait un signe de croix. Un soldat frappe à la porte. Il est accompagné de Valjean.)

SOLDAT : Monseigneur !

(Jean Valjean apparaît abattu et honteux. Il reste en silence. Myriel s'adresse à Jean Valjean.)

MYRIEL : Ah, vous êtes de retour ! Je me réjouis de vous revoir. Je vous avais donné aussi les chandeliers en argent qui doivent valoir deux cents francs. Pourquoi vous ne les avez pas pris avec les couverts en argent ?

SOLDAT : Monseigneur ! Donc cet homme nous a dit la vérité ? Nous avons observé un comportement étrange de sa part, comme s'il était en fuite. Nous l'avons arrêté tout de suite. Et comme il avait en sa possession ces couverts en argent...

MYRIEL : Et il vous a dit que c'était un vieux prêtre qui les lui avait donnés, après lui avoir offert un lit et un toit pour la nuit. Oui, je comprends, vous l'avez amené jusqu'ici.

SOLDAT : Donc, nous pouvons le laisser en liberté ?

MYRIEL : Sans aucun doute.

VALJEAN : Je suis libre ?

SOLDAT : Oui, tu peux partir. Tu es sourd ?

MYRIEL : Mon ami, prends ces chandeliers avant de partir. Maintenant, tu peux t'en aller en paix. **(Au soldat.)** Monsieur, vous pouvez vous retirer.

(Le soldat sort de scène.)

MYRIEL : **(À Valjean.)** N'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent pour faire le bien et devenir un homme honorable. Et souvenez-vous que vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. J'achète votre âme. Je la libère de toutes les mauvaises pensées et de ses dérives. Tu n'es plus un misérable.

(Myriel sort de la scène. Valjean commence à marcher en regardant le chandelier. Les phrases de Myriel résonnent encore dans ses pensées.)

(Les lumières s'éteignent sur scène. Deux ans ont passé. Des images des événements de l'année 1817 sont projetées sur scène.)

🔊 PISTE 5

SCÈNE 5

(Les Thénardier entrent sur scène en chantant leurs exploits. Ces deux personnages sont un peu voyous, un peu mécréants, un peu voleurs, juste de mauvaises rencontres. La chanson est amusante et parle de l'honneur des voleurs.)

(À la fin de la chanson, on entend derrière une toile quelques rires d'enfants. Derrière cette toile, se trouve Fantine qui observe avec douceur le jeu de petites filles jouant avec une balle. Cette balle s'échappe et atterrit aux pieds de Fantine.)

MME THÉNARDIER : Bonjour, Madame.

FANTINE : Bonjour. Tenez, votre balle. Vous avez deux charmantes petites filles.

(Les deux petites filles remercient tout en restant derrière la toile. Le public aperçoit seulement les mains des fillettes.)

FANTINE : Ce n'est rien.

MME THÉNARDIER : Allez un peu plus loin, les filles. Allez donc jouer avec la fille de madame.

M. THÉNARDIER : Comment s'appelle votre fille ?

FANTINE : Cosette.

MME THÉNARDIER : Quel âge a-t-elle ?

FANTINE : Elle va avoir trois ans.

MME THÉNARDIER : Du même âge que ma fille aînée. *(Elles écoutent les rires de leurs enfants en souriant.) En les regardant jouer ensemble, on pourrait croire qu'elles sont sœurs de sang.*

FANTINE : C'est vrai. On dirait qu'elles sont de la même famille. Qu'elles ont toujours vécu ensemble. *(Après un bref silence, on voit une idée naître sur son visage.)* Voulez-vous vous occuper de ma fille pendant un certain temps ?

MME THÉNARDIER : *(Étonnée.)* Pardon. Comment dites-vous, madame ?

FANTINE : Comprenez-moi. Je ne peux pas envoyer ma fille à mon village. Mon travail ne me le permet pas. Avec une enfant à charge, je ne peux pas trouver un travail intéressant. Vous êtes une bonne mère. Cela se voit. Elles pourraient être comme des sœurs. Et puis, je reviendrai très vite. Voulez-vous bien vous occuper de ma fille ?

MME THÉNARDIER : Je ne suis pas certaine de pouvoir assumer cette grande responsabilité de devoir élever une enfant d'une autre famille.

FANTINE : Eh bien, je vous payerai six francs par mois.

(Tout à coup, on entend une voix masculine sortant de l'intérieur dans un cri.)

M. THÉNARDIER : On ne peut pas moins de sept francs par mois, avec bien sûr une avance de six mois.

MME THÉNARDIER : Six multipliés par sept font quarante-deux.

FANTINE : Je vous les donnerai.

(Le couple Thénardier se regarde, surpris. Ils commencent à rire.)

M. THÉNARDIER : On a besoin de quinze francs en plus pour les premières dépenses.

MME THÉNARDIER : Le total est de cinquante-sept francs.

(On continue à entendre les rires des petites filles. Fantine, à contrecœur, accepte de conclure le marché avec les Thénardier.)

FANTINE : Je vous le payerai. Je marcherai à pied jusqu'à mon village natal. Là, je trouverai un travail qui me permettra de gagner beaucoup d'argent pour pouvoir revenir très rapidement retrouver mon petit amour de Cosette.

(Madame Thénardier prend Cosette dans ses bras et avec une douceur maternelle, lui chante une berceuse.)

M. THÉNARDIER : Marché conclu. Ici, vous avez notre adresse pour écrire à Cosette, toutes les fois que vous le désirerez.

FANTINE : Oui. Bien sûr, je lui écrirai souvent pour savoir comment elle va. *(À Cosette qui se trouve dans les bras de Madame Thénardier.)* Au revoir, mon petit amour. Ici, tu seras heureuse jusqu'à mon retour. Je viendrai te chercher très vite, mon cœur. Merci, monsieur et Madame Thénardier.

M. THÉNARDIER : C'est la moindre des choses d'aider une mère en détresse. Au revoir et bon voyage.

MME THÉNARDIER : Votre fille est entre de bonnes mains.

(Au même moment où Fantine quitte la scène, Madame Thénardier lance la petite fille comme si elle était une poupée. Cosette commence à fondre en larmes.)

MME THÉNARDIER : Tais-toi donc, petite misérable.

(Le couple reprend en chœur le refrain de la chanson des Thénardier où ils racontent qu'ils sont de simples brigands, des avars et des truands.)

(La lumière s'éteint sur scène.)

 PISTE 6

SCÈNE 6

(Dans le fond de la scène, on aperçoit des images de l'année 1820. On voit de nouveau Jean Valjean, dans la même position, regardant le chandelier qu'il tient entre ses mains. Mais il apparaît complètement transformé. Il porte désormais des vêtements d'une personne de la haute société. Le narrateur, vêtu maintenant en ouvrier d'usine, souffle dans un sifflet tout en donnant des ordres.)

CHEF : Le personnage que nous avons ici, vous le connaissez déjà. Jean Valjean réapparaît à l'autre bout de la France, sous le nom de monsieur Madeleine dans la célèbre ville de Montreuil-Sur-Mer. Devenu riche alors qu'il possède des usines, il devient maire de la ville.

(Applaudissement des autres personnes quand le narrateur place la banderole de maire sur la veste de monsieur Madeleine. Ils se serrent la main. Le narrateur fait une réflexion sur la poigne de monsieur Madeleine, le nouveau maire de la ville.)

M. MADELEINE : Merci. S'il vous plaît, cela suffit. Je ne mérite pas autant d'applaudissements. Je veux seulement vous dire que c'est un honneur, pour moi, d'être votre maire.

(Le public applaudit encore plus fort. Changement de décor. La scène se déroule dans le bureau de l'usine de monsieur Madeleine.)

CHEF : *(Le chef donne une lettre à Fantine, qui la lit d'un air préoccupé. Elle écrit tout de suite une lettre en réponse à celle-ci.)*

NARRATEUR : Monsieur Madeleine. C'est un homme d'une cinquantaine d'années maintenant. C'est un homme d'affaires travailleur, pensif, peu bavard et soucieux de ses objectifs. Mais c'est un homme bon. Voilà ce que l'on peut dire de lui. Grâce à ses rapides progrès dans l'industrie qu'il a remise sur pied, Montreuil-sur-Mer est devenu un lieu réputé pour ses usines modernes. Les bénéfices de monsieur Madeleine sont si grands qu'au cours de la deuxième année d'activité, il construit une immense usine, avec deux très grands ateliers, un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Toute personne, affamée, à la recherche d'un travail, pouvait se présenter à l'usine et obtenir un emploi et de quoi manger. En échange, on lui demandait d'avoir de la bonne volonté et de bonnes manières. C'était la seule obligation.

(Le narrateur décrit l'atelier des femmes de l'usine. Fantine travaille sur une machine. On entend le son de l'horloge de l'église. Le chef de l'usine donne un coup de sifflet pour annoncer les cinq minutes de pause. Fantine cache son médaillon qui contient la photo de sa fille, Cosette. Elle regarde avec tristesse les lettres des Thénardier.)

FANTINE : *(Préoccupée.)* Monsieur, puis-je quitter le travail un peu plus tôt aujourd'hui ? Je dois envoyer une lettre à ma famille et le bureau de poste est fermé quand j'ai fini mon travail.

CHEF : Je suis désolé, mais il n'est pas possible de vous laisser sortir avant les autres. Que vont penser vos collègues ? Donnez-moi cette lettre si importante, je l'enverrai. Je m'en occuperai à l'heure du repas.

FANTINE : Vous allez faire ça pour moi ?
CHEF : Bien sûr que oui, mademoiselle Fantine.
FANTINE : Merci beaucoup, j'ai travaillé très dur pour envoyer un peu d'argent à ma petite fi... à ma mère. Oui, elle est malade.
CHEF : Vous en êtes sûre ? Sur votre fiche d'inscription, vous aviez indiqué être orpheline.
FANTINE : Oui, bon, en vérité, ce n'est pas ma mère, mais une de mes tantes. Mais elle s'est occupée de moi comme si c'était ma vraie mère. C'est pour cela que je l'appelle ainsi.
CHEF : **(Sur un ton aimable et compréhensif.)** Bon, d'accord. Ne vous inquiétez pas, j'enverrai cette lettre pour vous.
FANTINE : Un grand merci, monsieur.

(Le chef de l'usine va jusqu'à la porte du bureau de monsieur Madeleine. Il frappe à la porte.)

CHEF : Monsieur le maire ?
M. MADELEINE : Oui, vous désirez ?
CHEF : Le nouvel inspecteur de police est arrivé.
M. MADELEINE : Très bien, faites-le entrer, s'il vous plaît.
CHEF : **(Au public.)** Le moment auquel vous allez assister est un instant crucial de la pièce. L'inspecteur de Police Javert et notre protagoniste Jean Valjean, connu désormais sous le nom de monsieur Madeleine, vont voir leur chemin à nouveau se croiser. **(Il reprend sa place.)** Monsieur l'Inspecteur Javert, vous pouvez entrer.

(L'inspecteur Javert traverse toute la scène. Quand il passe devant Fantine, il s'arrête un instant. Tous deux se regardent. Puis il entre dans le bureau de monsieur Madeleine.)

JAVERT : Monsieur le maire Madeleine, c'est un honneur d'être à votre service. C'est un plaisir de travailler pour votre municipalité, la célèbre Montreuil-sur-Mer. **(Il s'incline.)**
M. MADELEINE : **(Paniqué lorsqu'il reconnaît Javert.)** Merci beaucoup, inspecteur. Oui, cette municipalité est très tranquille. Sa réputation lui fait honneur.
JAVERT : Pardon, monsieur Madeleine. Mais vous me semblez bien familier. Nous nous sommes déjà croisés par le passé ?
M. MADELEINE : J'en doute fort, monsieur l'inspecteur.
JAVERT : Pardonnez mon insistance. J'en suis certain. On s'est déjà rencontré auparavant. Votre famille est de quelle région ?
M. MADELEINE : De très loin. **(Silence.)** Je suis navré de cette réponse négative, mais c'est vrai que ce n'est pas la première fois que l'on me le dit. Je dois avoir un visage très commun, et les gens pensent me reconnaître. Ils me confondent, croyez-moi. Venez, je vais vous faire visiter cette magnifique usine.
JAVERT : Bien sûr, ce sera avec plaisir de connaître cette célèbre usine qui génère tant de bénéfices.
CHEF : L'inspecteur Javert a deux devises dans la vie : le respect de l'autorité et la haine de la rébellion. Toute sa vie peut se résumer en deux seuls mots : veiller et surveiller.

(Ils quittent la scène.)

🔊 PISTE 7

SCÈNE 7

CHEF : Je viens tout juste d'envoyer votre lettre à la poste.

FANTINE : Merci beaucoup.

CHEF : Et on m'a donné un nouveau courrier pour vous. Tenez.

FANTINE : *(Avec appréhension.)* Elle est ouverte.

CHEF : Bien sûr. Je soupçonnais déjà que vous me racontiez des mensonges, mademoiselle Fantine. Ce n'est pas votre mère, mais bien votre fille qui est malade. Vous, une mère célibataire, c'est une honte. Vous devez quitter l'usine sur-le-champ. Sans dire un mot.

FANTINE : S'il vous plaît, ne me renvoyez pas. Vous l'avez bien vu, ma fille est gravement malade. Elle a besoin de médicaments.

CHEF : Je suis désolé, les femmes de mauvaise vie comme vous ne sont pas les bienvenues dans cette société.

FANTINE : Je vous en supplie, laissez-moi parler avec monsieur le maire.

CHEF : Monsieur Madeleine n'a pas de temps à perdre à vous recevoir. Et si vous ne voulez pas que les choses empirent, allez-vous-en tout de suite, sans scandale. Ou ce sera pire pour vous.

FANTINE : Je vous en supplie.

CHEF : Ici, vous avez votre dernier salaire.

(Fantine quitte la scène en pleurs.)

🔊 PISTE 8

SCÈNE 8

JAVERT : Sans doute, monsieur le maire. Votre tâche pour cette ville est d'un compromis sans faille.

M. MADELEINE : J'ai juste eu un peu de chance avec les affaires de mes usines. J'ai été là au bon moment, c'est tout.

(Des cris de douleur retentissent dans la rue.)

UN HOMME : Oh mon dieu ! Il est coincé sous une charrette.

M. FAUCHELEVENT : Au secours ! À l'aide ! J'ai mal !

JAVERT : Qui est en train de crier comme ça ?

M. MADELEINE : C'est sûrement un accident.

M. FAUCHELEVENT : Au secours ! Je vous en supplie, que l'on vienne m'aider ! Mes jambes !

M. MADELEINE : Attendez-moi ici, je vais sortir ce pauvre monsieur Fauchelevant de là.

M. FAUCHELEVENT : Non, pas vous monsieur Madeleine, je ne veux pas de votre aide. Vous n'êtes pas un ami. Au secours ! J'ai très mal !

M. MADELEINE : Arrêtez vos sottises, ou vous allez mourir écrasé.

(Monsieur Madeleine remonte ses manches de chemise et, d'une force surhumaine, il réussit à soulever la lourde charrette et ainsi libérer monsieur Fauchelevant, le paysan coincé dessous.)

JAVERT : C'est impossible ! Cette force n'est pas normale, elle n'est pas humaine. Je connais seulement un homme qui pourrait soulever ce poids... un forçat, un prisonnier que j'ai connu, il y a quelques années de cela, à la prison de Toulon.

(À l'autre bout de la scène, Javert croit reconnaître Jean Valjean. Sans se regarder, ils commencent à chanter la chanson de la première scène.)

))) PISTE 9

SCÈNE 9

(C'est la nuit. Fantine tousse, elle entre vêtue de haillons, les vêtements déchirés et décousus. Elle se place dans un coin de la scène et se découvre une épaule. On entend un bruit de pas lointains qui se rapprochent. C'est un homme qui s'approche de Fantine.)

FANTINE : Monsieur. Vous cherchez de la compagnie ?

JAVERT : Non. Tu ne devrais pas être ici, mademoiselle.

FANTINE : Et qui êtes-vous pour me dire cela ?

JAVERT : Moi, l'inspecteur de police.

(Fantine se recouvre immédiatement l'épaule.)

FANTINE : Je faisais juste une promenade, monsieur.

JAVERT : Non, ce n'est pas la vérité. Tous les deux, nous savons très bien ce que tu étais en train de faire.

FANTINE : J'ai besoin de gagner de l'argent pour ma fille, elle a grand besoin de médicaments. Elle est très malade.

JAVERT : Eh bien, cherche un travail.

FANTINE : Vous croyez que je ne l'ai pas cherché en vain, monsieur ? Personne ne veut me donner un emploi dans cette maudite ville.

JAVERT : Cela m'est égal. Je ne veux plus te voir ici. La prochaine fois, je t'emmène au commissariat. Et tu dormiras au fond d'une cellule.

(Fantine part du coin de la scène jusqu'à la pancarte d'un coiffeur. Le coiffeur attend devant la porte.)

COIFFEUR : Quels magnifiques cheveux !

FANTINE : Merci.

COIFFEUR : Vous les vendez ?

FANTINE : Non ! *(Elle continue son chemin, s'arrête et reste pensive.)* Combien tu m'en donnerais ?
(En touchant ses cheveux.)

COIFFEUR : Dix francs

FANTINE : Coupez-les !

COIFFEUR : Allez, entre !

(Fantine entre à l'intérieur. Vidéos de cheveux qui tombent au sol, elle ressort avec les cheveux court.)

FANTINE : Non, ce n'est pas suffisant... Oh ma petite, oh mon cœur ... *(Elle fait des allers-retours sur scène. Elle regarde de tous les côtés et découvre son épaule. Quand elle entend quelques pas, elle prend peur et part en courant..)*

DENTISTE : Si vous me souriez un peu, je pourrais peut-être vous aider, jolie jeune femme.

FANTINE : Désolé, mais je ne suis pas d'humeur à sourire.

DENTISTE : Vous les vendez ?

FANTINE : Quoi ?

DENTISTE : Vos dents.

FANTINE : Combien tu m'en donnerais ?

DENTISTE : Quarante francs.

FANTINE : Quarante francs ?

DENTISTE : Oui, dix francs chaque pièce.

FANTINE : D'accord.

DENTISTE : Allez, entre !

(Vidéos d'ombres où l'on voit l'arrachage de dents avec des pinces. On entend des cris de douleurs. Fantine sort du dentiste toute étourdie, les mains sur sa bouche ensanglantée.)

NARRATEUR : Qu'est-ce que l'histoire de Fantine ? C'est une société qui achète une esclave ? À qui ? À la misère. À la faim. Au froid. À l'abandon. À l'isolement. À la fragilité. Au désespoir. Marché douloureux et inévitable ? Une âme coupée en petits morceaux. La misère offre, la société accepte.

(Le narrateur prend une veste différente et se transforme en un autre personnage qui poursuit Fantine.)

HOMME : Quels sont tes tarifs ?

FANTINE : Désolée, pas maintenant.

HOMME : Quels sont tes tarifs, petite ?
 FANTINE : Laissez-moi tranquille. Non. Pas maintenant. Revenez demain.
 HOMME : **(Rires.)** Mais tu es horrible, laide comme tout. Et en plus, tu n'as plus aucune dent.
 FANTINE : Laissez-moi en paix, monsieur.
 HOMME : Laide, monstrueuse, horrible, misérable ! **(Il lui crache au visage.)**

(Fantine se lance contre l'homme de toutes ses forces avec rage. Mais Javert, qui a observé la scène de loin, l'arrête sur-le-champ.)

JAVERT : Vous êtes en état d'arrestation. Accompagnez-moi jusqu'à votre cellule.
 FANTINE : **(Hors d'elle.)** Non, je n'ai rien fait de mal. Je me suis seulement défendue.
 JAVERT : Vous avez attaqué un homme respectable.
 FANTINE : Ce n'est pas un homme et encore moins respectable.

(Fantine est enfermée dans une cellule.)

JAVERT : Tu en as pour six mois.
 FANTINE : Six mois ! Non, je ne peux pas rester enfermée ici pendant six mois, monsieur l'inspecteur.
(Suppliante.) Écoutez-moi, s'il vous plaît. Que va-t-il se passer pour Cosette, ma fille ? Je dois encore plus de cent francs aux Thénardier. Monsieur l'inspecteur, je vous en supplie. Ayez pitié de moi, monsieur Javert !
 JAVERT : Six mois !
 FANTINE : Pitié !
 M. MADELEINE : Un instant, s'il vous plaît.
 JAVERT : Pardon, monsieur le maire.
 FANTINE : Ah ! Vous voilà, monsieur le maire. Toute cette histoire, ma situation aujourd'hui, tout ça est votre faute. Vous êtes un homme mauvais. Vous êtes un misérable ! **(Elle lui crache dessus.)**
 M. MADELEINE : **(Il se nettoie le visage.)** Inspecteur Javert, libérez cette femme tout de suite.
 FANTINE : **(Sans pouvoir y croire.)** Libre ! Ouvrez-moi la porte que je puisse m'en aller ! Vous avez entendu l'ordre de monsieur le maire ?
 JAVERT : Je ne peux pas le faire, monsieur. Elle a enfreint l'autorité.
 M. MADELEINE : Comment ?
 JAVERT : Elle a manqué de respect envers vous, qui incarnez l'autorité. Et cette maudite a insulté et attaqué un honnête citoyen.
 M. MADELEINE : Inspecteur Javert.
 JAVERT : Cette misérable vient tout juste de nous insulter.
 M. MADELEINE : Ce n'est pas votre problème. Cette injure était envers ma personne. Je peux en faire ce que je veux.
 JAVERT : Pardonnez-moi, monsieur le maire, mais c'était une insulte pas seulement envers vous, mais envers la justice tout entière.
 M. MADELEINE : Donc, obéissez aux ordres.
 JAVERT : Je dois obéir à mes devoirs et mes devoirs sont d'envoyer cette femme en prison pendant six mois.

M. MADELEINE : Eh bien, écoutez-moi. Par l'autorité qui est en ma possession, je déclare cette femme libre de toute peine. Elle ne passera pas une minute de plus en prison. J'ordonne sa remise en liberté immédiate.

(Fantine est libérée. Elle continue à tousser.)

M. MADELEINE : Je vous ai entendu, pauvre Fantine et j'en suis désolé. Je n'en savais rien. Je crois que vous dites la vérité. J'ignorais aussi que vous aviez quitté mes ateliers. Pourquoi vous n'êtes pas venue m'en parler ? Je me charge de payer toute votre dette et vous et votre fille viendrez vivre sous ma tutelle.

FANTINE : *(Tout émue.)* Merci beaucoup, monsieur, mon sauveur. *(Elle s'évanouit.)*

))) PISTE 10

SCÈNE 10

(Le docteur est en train d'examiner la toux de Fantine, qui se trouve allongée sur un lit avec un linge humide sur le front pour faire baisser la fièvre. Son aspect est lamentable. Monsieur Madeleine est à ses côtés. Il la regarde avec douceur et protection. Il assiste à tout moment le docteur pour l'aider dans la guérison de Fantine. Elle est à demi-consciente.)

M. MADELEINE : Maudits Thénardier ! Voleurs ! Bandits ! C'est certain qu'ils ont abusé de la faiblesse de la pauvre Fantine... J'emploierai tout l'argent du monde pour la sortir des griffes de ces misérables. *(Il écrit une lettre.)* Je vous envoie suffisamment d'argent pour le retour de Cosette !

FANTINE : *(Elle se réveille.)* Je vais bientôt revoir ma Cosette ?

M. MADELEINE : *(Dissimulant.)* Peut-être demain. Elle arrivera d'un moment à l'autre.

FANTINE : Oh, je vais être si heureuse !

LE DOCTEUR : *(Prenant à part monsieur Madeleine.)* Elle n'a pas une fille qu'elle aimerait revoir ?

M. MADELEINE : Oui.

LE DOCTEUR : Faites-là venir très vite. *(Monsieur Madeleine comprend dans le regard du docteur que Fantine est sur le point de mourir. Le docteur sort de scène.)*

M. MADELEINE : J'irai moi-même chercher Cosette. Fantine, ne t'inquiète pas, j'irai moi-même la chercher.

FANTINE : Merci beaucoup, monsieur. Vous êtes l'homme le plus honnête que je connaisse au monde. Vous avez un grand cœur. Vous êtes si bon. *(Entre Javert.)*

M. MADELEINE : Et bien. Que se passe-t-il, Javert ?

JAVERT : Monsieur le maire, j'ai commis un délit.

M. MADELEINE : Quel délit ?

JAVERT : J'ai gravement manqué de respect à un magistrat.

M. MADELEINE : Qui est ce magistrat bafoué ?

JAVERT : Vous-même, monsieur le maire. **(Silence.)** Monsieur le maire, je viens, en personne, vous demander de proposer ma destitution à l'autorité requise. Démissionner est un acte d'honneur. Je vous ai manqué de respect, je mérite donc un châtement et je dois être révoqué de mon poste.

M. MADELEINE : Quel est ce délit commis contre ma personne ? Qu'avez-vous donc fait ?

JAVERT : Monsieur le maire, il y a six semaines de cela, après la dispute au sujet de cette jeune femme. D'une colère insoutenable, je vous ai dénoncé à la préfecture de Paris comme étant un ancien forçat... **(Silence.)** J'étais certain de mon affirmation. Depuis quelque temps, cette idée me trottait dans la tête. Une ressemblance extrême avec un ancien détenu de la prison de Toulon du nom de Jean Valjean.

M. MADELEINE : Qui ? Qui ça, dites-vous ?

JAVERT : Jean Valjean. Un ancien forçat que j'ai très bien connu au bagne de Toulon, il y a vingt ans de ça. À sa sortie, il paraît qu'il a volé un évêque. Cela fait huit ans qu'il se cache. Personne ne l'a retrouvé. C'est comme s'il avait disparu dans la nature. Je croyais que vous étiez... Bref, je l'ai fait. La colère m'a emporté et je vous ai dénoncé à la préfecture.

M. MADELEINE : Et que vous a-t-on répondu ?

JAVERT : Que j'étais fou. Que je devais me tromper sur votre personne. Que c'était impossible.

M. MADELEINE : D'accord, je vous remercie de votre franchise et de votre sincérité. C'est important que vous le reconnaissiez.

JAVERT : Je ne peux plus avoir encore le moindre doute sur vous, parce qu'ils ont enfin trouvé et emprisonné le véritable Jean Valjean.

M. MADELEINE : **(Tentant de simuler sa surprise.)** Ah oui ?

JAVERT : Demain, il sera jugé et il retournera en prison, monsieur le maire. La vérité est la vérité. Cet homme est Jean Valjean. Je l'ai reconnu moi-même. Je reconnais maintenant mes erreurs.

M. MADELEINE : Mais vous êtes certain que c'est lui ?

JAVERT : J'en suis sûr ! Son cas sera jugé demain matin devant le tribunal. Il prendra la peine à perpétuité. Enfin, ce vieux mécréant sera condamné comme il le mérite. Il est actuellement au tribunal d'Arras. Je dois me présenter comme témoin contre lui.

M. MADELEINE : Quand ?

JAVERT : Son jugement est prévu demain matin.

M. MADELEINE : Combien de temps durera son jugement ?

JAVERT : Une journée. La sentence sera prononcée demain après-midi.

M. MADELEINE : Très bien.

JAVERT : C'est pour tout cela que je dois être renvoyé.

M. MADELEINE : Javert, vous êtes un homme d'honneur et je vous apprécie grandement pour cela. Vous exagérez trop votre faute. D'autre part, c'est une offense envers ma personne. Vous méritez de monter en grade et non pas de descendre au plus bas. Je préfère que vous conserviez votre poste.

JAVERT : Monsieur le maire, je ne peux pas accepter. Depuis toujours, je suis d'une grande sévérité avec les autres. Maintenant, c'est d'une grande justesse que vous l'êtes avec moi. Monsieur le maire, ne me traitez pas avec bonté. La bonté est la raison que l'on donne à une prostituée envers un citoyen, à un policier envers un maire, à celui qui est en bas de l'échelle envers celui qui se trouve tout en haut. Avec ce sentiment injuste, la société se désorganisera. Monsieur

le maire, je vous en implore. Vous devez me traiter de la même façon qu'un autre citoyen commun. J'ai commis une faute grave, je dois être expulsé de mon poste.

M. MADELEINE : Bon, on en reparlera plus tard.

JAVERT : *(Il incline la tête.)* À votre disposition, monsieur le maire.

(Javert sort de scène.)

🔊 PISTE 11

SCÈNE 11

(Valjean est très inquiet. Il n'arrête pas de bouger dans tous les sens, d'un côté à l'autre de la scène.)

M. MADELEINE : Monsieur, que dois-je faire ? Sans doute, ma première pensée est d'aller à Arras, pour me dénoncer. Et faire en sorte de rétablir la vérité. Libérer ce pauvre homme, prisonnier à ma place. Il n'est pas Jean Valjean. J'irai au bagne à sa place. Mais ce sera très douloureux. Après tout ce chemin parcouru, retourner au point de départ, la prison. Redevenir un détenu, redevenir un numéro, sans identité, sans âme. *(Sur un ton de défaite, mais avec décision.)* Je ne peux pas le permettre. *(Il se dirige jusqu'au chandelier en argent.)* Détruit le passé ! Oubliées les paroles de l'évêque ! Ne plus se souvenir ! Laisser condamner cet homme à ma place ! Oui ! Voilà ! Faire accuser un pauvre homme, un innocent, dont la seule faute est d'avoir le même nom, qui va finir ses jours dans l'horreur du bagne. Ah ! Misérable ! *(Il regarde le chandelier en argent.)* Qu'est-ce que je dois faire, père Myriel ? Mais je suis stupide ou quoi ? Je sais très bien ce que je dois faire à présent. Je viens de prendre ma décision. Je dois rompre les derniers liens qui me retiennent à Jean Valjean. Cela est nécessaire. Ma décision est prise !

🔊 PISTE 12

SCÈNE 12

(Bruits du public dans la salle du tribunal. Le juge s'assoit. Javert se trouve à côté. L'accusé reste debout, faisant face au tribunal et au public.)

Accusé : Mon nom n'est pas Jean Valjean. Je le jure, je vous dis la vérité.

(Murmures dans la salle.)

JUGE : *(Frappant son marteau sur la table.)* Silence, silence dans la salle. Les témoins ?

(Monsieur Madeleine entre dans la salle du tribunal. Il veut prendre la parole. Le juge lui fait signe d'attendre son tour. Javert est alors surpris de cette apparition. Il l'observe avec attention.)

M. MADELEINE : *(Avec insistance.)* Je suis désolé, monsieur le juge, mais c'est une question de vie ou de mort. *(En s'adressant au public.)*

JUGE : De vie ou de mort ?

M. MADELEINE : Il en est ainsi, monsieur le juge.

JUGE : Continuez, cher monsieur.

M. MADELEINE : *(Au public.)* Messieurs du jury, je vous demande de rendre tout de suite la liberté à cet accusé.

(Bruits dans la salle.)

JUGE : Avant cela, vous pourriez me donner quelques explications, monsieur Madeleine ?

M. MADELEINE : Parce qu'il n'est pas l'homme que vous recherchez. Je suis cet homme. Moi, Jean Valjean. Vous avez ici mon passeport jaune.

(Bruits de plus en plus forts dans la salle. Jean Valjean apporte le passeport jaune au juge qui reste incrédule. Surpris par cette annonce, il n'en croit pas ses yeux. Jean Valjean sort de la salle sans que personne ne l'arrête.)

LE JUGE : Silence ! C'est vrai, ce document le confirme. Silence dans la salle ! *(Un silence lourd traverse le tribunal.)* Rendez la liberté à ce prisonnier.

(L'accusé est resté immobile, sans bouger, devant cette scène inespérée.)

JAVERT : *(En riant.)* Je le savais, j'en étais sûr. Je savais que j'avais raison.

(Javert sort en courant de la salle.)

🔊 PISTE 13

SCÈNE 13

(Monsieur Madeleine arrive chez lui, le docteur lui fait un geste pour lui dire que Fantine est sur le point de mourir. Elle ouvre grands les yeux et regarde monsieur Madeleine.)

FANTINE : Et Cosette ?

M. MADELEINE : *(Avec douceur.)* Calmez-vous. S'il vous plaît, restez tranquille. Votre fille est ici.

FANTINE : Amenez-la-moi. S'il vous plaît, je veux la voir !

LE DOCTEUR : Pas encore, ce n'est pas le bon moment. Vous avez un peu de fièvre et il n'est pas conseillé de voir votre fille dans ces conditions. Cela vous fera trop de mal. Vous devez rester calme.

FANTINE : Dites-moi seulement si elle va bien. J'ai très envie de la voir. Elle est belle ?

(Monsieur Madeleine lui prend la main, la caresse et lui parle avec beaucoup de douceur.)

M. MADELEINE : Cosette est très jolie. Elle va très bien. Elle est en forme. Allons, restez tranquille pour ne plus tousser. Il faut respirer profondément, comme ça. *(Fantine commence à tousser de plus en plus fort. Elle s'arrête d'un coup quand elle aperçoit Javert qui, derrière monsieur Madeleine, la regarde d'un air sévère.)* Qu'est-ce que vous avez, Fantine ?

(De ses mains tremblantes, elle montre Javert, qui reste immobile. Monsieur Madeleine se retourne et aperçoit Javert qui s'approche d'un pas lent.)

M. MADELEINE : Javert...

JAVERT : Appelez-moi monsieur l'inspecteur.

M. MADELEINE : J'aimerais vous dire quelques mots en privé.

JAVERT : Parlez haut et fort. Je n'ai rien à cacher.

M. MADELEINE : *(Sur un ton persuasif.)* J'ai plusieurs faveurs à vous demander... Donnez-moi juste trois jours. Trois jours pour aller rechercher et ramener la fille de cette malheureuse. Je payerai le prix qu'il faudra. Vous pourriez m'accompagner si vous le souhaitez.

JAVERT : C'est une blague ? Vous me suppliez de vous accorder trois jours pour vous échapper.

M. MADELEINE : Non, monsieur, je vous le promets. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne m'échapperai pas.

JAVERT : Et vous dites que c'est pour aller chercher la fille de cette femme ? Que c'est drôle !

FANTINE : Comment ça ? Aller chercher ma fille ? Mais elle n'est pas ici ? Où est Cosette ? Je veux ma fille, monsieur Madeleine. S'il vous plaît !

JAVERT : Silence ! Ici, il n'y a pas de monsieur le maire, seulement un menteur, un délinquant. Dans quel pays sommes-nous où les ex-détenus sont magistrats et où les prostituées sont traitées comme des duchesses ! Vous ne reverrez jamais votre fille.

(Fantine se meurt. Jean Valjean fait face à Javert. La détermination et la colère de Jean Valjean sont si grandes qu'il laisse Javert pétrifié, immobile, sans pouvoir faire un seul geste.)

M. MADELEINE : Vous avez assassiné cette femme.

(Monsieur Madeleine s'agenouille auprès de Fantine, lui donne un dernier baiser sur la main. Il se lève et se dirige d'un pas ferme vers Javert.)

M. MADELEINE : Maintenant, je suis à votre disposition.

(Ellipse temporelle. Vidéo où l'on voit Jean Valjean, à nouveau en tenue de forçat qui se lance à la mer. C'est la tempête. On le voit se noyer parmi les fortes vagues.)

VOIX OFF : « Le 7 novembre 1823, voulant secourir un marin en difficulté, un détenu de l'équipage du bateau *Orion* tomba à la mer et s'y noya. Aucun corps ne fut retrouvé. Ce forçat était inscrit sur le registre sous le numéro 9 430. Il s'appelait Jean Valjean ».

🔊 PISTE 14

SCÈNE 14

(La taverne des Thénardier.)

MME THÉNARDIER : Cosette ?

COSETTE : Oui, madame.

MME THÉNARDIER : Va chercher de l'eau propre au ruisseau du bois.

COSETTE : Mais il fait déjà nuit. On entend les loups au loin. Et il fait si froid...

(Devant tant d'audace, Madame Thénardier la regarde fixement. La petite fille se recroqueville sur elle-même et baisse la tête. Elle tremble de peur.)

COSETTE : Non, non, ne me frappez pas ! Je vais y aller tout de suite, madame.

MME THÉNARDIER : Et au retour, tu iras acheter un pain au boulanger. Ici, tu as l'argent. Ne le perds pas sur le chemin.

(Cosette entre dans le bois pour remplir le seau d'eau. Le bois est effrayant, rempli d'ombres et de bruits bizarres.)

COSETTE : Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur *(Elle entend un bruit.)* Qui va-là ? Ce n'est rien, Cosette, ce sont seulement les bruits du bois. *(Elle entre de plus en plus dans l'obscurité et Jean Valjean apparaît.)* Qui êtes-vous ?

VALJEAN : N'aie pas peur, petite. Ce seau doit être lourd.

COSETTE : Oui, monsieur.

VALJEAN : Donne-le-moi. Je le porterai. Quel âge as-tu, ma petite ?

COSETTE : Huit ans, monsieur.

VALJEAN : Comment t'appelles-tu ?

COSETTE : Cosette.

VALJEAN : Où vis-tu, petite ?

COSETTE : Ici. Voulez-vous que je porte le seau d'eau maintenant ? Parce que si madame s'aperçoit que c'est vous qui l'avez amené, elle va me frapper.

MME THÉNARDIER : Ah ! C'est toi, petite rouleuse ? Tu as vu le temps que tu as mis ? Tu as dû t'amuser en chemin, comme d'habitude.

COSETTE : Madame, il y a ici un monsieur qui cherche une chambre pour la nuit.

(Madame Thénardier change de ton et est maintenant très aimable.)

MME THÉNARDIER : Entrez, cher monsieur.

M. THÉNARDIER : La chambre est à quarante sous.

VALJEAN : Quarante sous ?

M. THÉNARDIER : Oui. Quarante sous.

VALJEAN : D'accord.

(Monsieur Thénardier pose une bouteille de vin et un verre sur la table.)

MME THÉNARDIER : Au fait. Et le pain ?

COSETTE : Madame, la boulangerie était déjà fermée.

MME THÉNARDIER : Rends-moi la monnaie de quinze sous, alors.

(Cosette met les mains dans la poche de son tablier, mais ne trouve pas la monnaie.)

MME THÉNARDIER : Tu as perdu volontairement la monnaie de quinze sous ? Ou tu voulais peut-être me voler ?

COSETTE : Je suis désolée, madame. Je ne le ferai plus !

(Madame Thénardier donne un coup de fouet à Cosette. Pendant ce temps, l'homme du bois a pris, sans qu'on le voie, quinze sous de sa poche et lève la main.)

VALJEAN : Pardon de vous interrompre, mais je viens de voir tomber quelque chose de la poche du tablier de la petite. Et c'est venu en roulant jusqu'à moi. Peut-être que ce sont les quinze sous perdus.

(En même temps, il se baisse en cherchant par terre.) Ici, justement. *(Il se relève.)* Tenez, monsieur Thénardier.

MME THÉNARDIER : Une pièce en argent. *(Silence. Madame Thénardier ramasse la pièce et la garde dans sa poche.)* Oui, c'est bien celle-là. *(À Cosette.)* Fais très attention que cela ne se reproduise pas !

M. THÉNARDIER : *(À madame Thénardier.)* Mais qui est cet homme ?

VALJEAN : Mais que fait la petite ?

M. THÉNARDIER : Elle tisse des bas pour mes filles.

VALJEAN : Et combien coûtent les bas, une fois terminés bien sûr ?

M. THÉNARDIER : Au moins trente sous.

VALJEAN : J'achète ces bas. *(À Cosette.)* Maintenant, tu peux aller jouer, ma petite.

COSETTE : C'est vrai, madame ? Je peux aller jouer ?

MME THÉNARDIER : Le monsieur a payé pour ton temps. S'il veut que tu joues, alors va donc jouer.

M. THÉNARDIER : Moi, j'aimerais bien que la petite joue. Je ne m'y oppose pas, mais elle doit travailler.

VALJEAN : Ce n'est pas votre fille ?

MME THÉNARDIER : Oh, non ! Non, bien sûr que non, cher monsieur. C'est une pauvre enfant que nous avons recueillie par charité. Nous faisons ce que nous pouvons avec elle. Nous ne sommes pas riches, vous savez. On pense que sa mère est morte.

VALJEAN : Ah !

MME THÉNARDIER : **(Avec fureur et indignation.)** Cosette ! Cosette !

VALJEAN : Que s'est-il passé, madame ?

MME THÉNARDIER : Est-ce que vous ne la voyez donc pas ? Cette petite misérable s'est permis de toucher les poupées de mes filles avec ses mains sales !

VALJEAN : **(Valjean sort une poignée de monnaie qu'il étale sur la table. Il se lève vers madame Thénardier pour lui arracher la poupée des mains afin de la redonner à Cosette. Madame Thénardier reste pétrifiée.)** Tiens, elle est à toi, maintenant.

MME THÉNARDIER : Ma chère Cosette. Le monsieur vient de t'acheter une poupée. Prends-la. Elle t'appartient maintenant.

COSETTE : Vraiment, monsieur ? Elle est à moi cette poupée ?

VALJEAN : Bien sûr que oui, ma chère petite. Joyeuses fêtes !

COSETTE : Merci, monsieur. On ne m'a jamais fait de cadeau de Noël.

VALJEAN : Eh bien, cette année, si.

(Valjean boit le verre d'une gorgée et se lève.)

MME THÉNARDIER : Monsieur nous quitte déjà ?

VALJEAN : Oui, madame. Je m'en vais.

MME THÉNARDIER : Oh ! Comme c'est dommage. Vous ne voulez pas dire au revoir à Cosette ?

VALJEAN : Et si je vous libérais d'elle ?

MME THÉNARDIER : Comment ça ? Vous voulez dire que vous l'emmèneriez ?

VALJEAN : Elle vient avec moi.

MME THÉNARDIER : Maintenant ?

VALJEAN : À cet instant même. Appelez-la !

MME THÉNARDIER : Cosette !

M. THÉNARDIER : Monsieur, je suis désolé. Mais je ne peux vous donner notre petite Cosette. Elle va nous manquer. Elle n'a ni père ni mère. Nous l'avons élevée nous-mêmes. C'est vrai qu'elle nous a coûté beaucoup d'argent, mais en fin de compte, on s'y attache. On aime tant cette petite. Elle est comme notre fille maintenant. On ne donne pas notre enfant au premier qui passe. J'aimerais savoir où vous l'emmenez. Pour ne pas la perdre de vue. Savoir dans quelle maison elle va grandir, pour aller la voir plus tard, de temps en temps. Vous me comprenez bien sûr.

VALJEAN : Monsieur Thénardier, si je pars avec Cosette, je partirai avec elle, un point c'est tout. Rien de plus. Vous ne savez pas mon nom, mon adresse, où nous allons aller. Vous n'allez plus jamais entendre parler de Cosette de votre vie. Vous êtes d'accord ? Oui ou non ?

M. THÉNARDIER : Monsieur, si vous me donnez mille cinq cents francs tout de suite, vous pouvez partir avec elle sans que je ne vous pose aucune question.

(Le voyageur sort de sa poche un vieux portefeuille en cuir d'où il extrait quelques billets froissés qu'il pose sur la table.)

VALJEAN : Nous partons, Cosette.

COSETTE : D'accord monsieur. Mais où partons-nous ?

VALJEAN : À Paris.

(Valjean et Cosette quittent la scène.)

NARRATEUR : Jean Valjean n'avait jamais aimé. Quand il a vu Cosette, quand il l'a sauvée, il a senti une sensation nouvelle dans ses tripes, dans son cœur. Il venait de connaître un sentiment paternel qui lie un parent à son enfant. Tout d'abord, Jean Valjean commence à lui apprendre à lire. Ensuite, il lui parle de sa mère. Cosette l'appelle papa. Jean Valjean fait très attention à ne jamais sortir le jour et seulement à la nuit tombée... ***(Pendant ce temps, sur scène, on aperçoit Jean Valjean et Cosette marcher d'un côté à l'autre de la scène. Jusqu'au moment où ils croisent Javert.)*** Mais la prudence ne peut pas empêcher que le chemin de Jean Valjean croise de nouveau par hasard celui de Javert. Jean Valjean reconnaît tout de suite Javert dans les rues de Paris.

VALJEAN : Allez, viens, Cosette. On doit s'en aller très vite.

COSETTE : ***(Paniquée.)*** Ce sont les Thénardier ? Ils viennent me chercher ?

(Javert quitte la scène à la recherche de renfort. À son retour, commence une poursuite entre les éléments du décor. Finalement, Valjean y Cosette réussissent à échapper aux griffes de Javert, non sans un grand effort. Ils se cachent dans une cour intérieure. La nuit commence à tomber. Peu à peu, les lumières s'allument sur scène. On entend des cantiques d'un couvent. Des ombres se croisent sur scène, comme des fantômes. Valjean et Cosette ont peur. On entend un bruit de clochette qui s'approche peu à peu. Un visage apparaît dans le noir au-dessus d'eux. Cosette pousse un cri de terreur et s'évanouit dans les bras de Jean Valjean.)

M. FAUCHELEVENT : Monsieur Madeleine ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

VALJEAN : ***(Il reconnaît monsieur Fauchelevent sans pouvoir y croire.)*** Fauchelevent ! Fauchelevent ! ***(Entre murmures et cris de joie.)*** Fauchelevent ! C'est donc vrai ! Après votre accident de charrette... Maintenant, c'est moi qui a besoin de votre aide. Pourriez-vous accueillir ici quelque temps.

M. FAUCHELEVENT : Ce sera une bénédiction de dieu si je peux vous rendre service, monsieur Madeleine. C'est grâce à vous si je suis ici. Je vous dois beaucoup ! ***(Avec précipitation.)*** Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

VALJEAN : Avez-vous une chambre ?

M. FAUCHELEVENT : J'ai une cabane, dans la cour arrière du couvent.

VALJEAN : Un couvent ! Bien sûr ! ***(Pense un instant.)*** Parfait. Maintenant, j'aimerais vous demander une faveur en retour.

M. FAUCHELEVENT : Dites-moi, monsieur le maire ?

VALJEAN : Ne dites à personne ce que vous savez de moi.

M. FAUCHELEVENT : D'accord.

VALJEAN : Merci, mon ami. **(À Cosette.)** Cosette, lève-toi. Tu peux ouvrir de nouveau les yeux et saluer ton oncle Fauchelevent.

(Fauchelevent est surpris par ces derniers mots. Il aimerait demander des explications à Jean Valjean, mais il accepte d'un signe de la tête tout en regardant Jean Valjean.)

NARRATEUR : Jean Valjean et Cosette ont enfin trouvé un lieu sûr. Valjean se fait passer pour un frère de monsieur Fauchelevent. Il est maintenant employé comme jardinier au couvent en échange du gîte et du couvert. **(En même temps, Valjean accroche une bande avec des clochettes.)** Bien sûr, il doit porter des clochettes à sa cheville, pour pouvoir prévenir les nonnes de sa position dans le couvent. En effet, jamais un homme ne pouvait rencontrer les nonnes qui vivent à l'écart du monde. Cosette, quant à elle, est entrée comme élève au collège du couvent et elle a ainsi pu recevoir une bonne éducation. La mère supérieure a toujours cru que Cosette serait nonne à son tour, parce qu'elle serait laide. Mais Cosette a grandi et sa beauté aussi. Elle est devenue une très belle jeune femme.

(Les lumières s'éteignent sur scène.)

🔊 PISTE 15

SCÈNE 15

(Six mois ont passé... Paris, 1829.)

(Une rue de Paris. Un jeune garçon dynamique et innocent entre sur scène en distribuant des papiers ou l'on peut lire : « Vive la Révolution ! À bas le système ! » Il chantonne :)

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire.
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau.

(Cosette apparaît sur scène au bras de Jean Valjean. Elle est devenue une très belle jeune femme. Ils sont dans un jardin. Jean Valjean fait un geste de refus face à la propagande du jeune garçon. En même temps, Jean Valjean regarde sans cesse autour de lui, comme s'il avait peur qu'on les trouve. Il ne veut pas attirer l'attention sur eux. Il voudrait passer inaperçu. Être invisible. Jean Valjean et Cosette sont assis d'un côté de la scène, ils parlent paisiblement. Ils ont l'air heureux. Le garçon essaye d'attirer leur attention, il monte sur une marche et continue son discours révolutionnaire. Mais rien n'y fait. Finalement, il se tourne vers le public.)

🔊 PISTE 16

NARRATEUR : *(Sur un ton provocateur.)* Oui, regardez-moi, regardez-moi bien ! Ne m'ignorez pas. Moi, je suis la pauvreté, l'ignorance, la misère, la faim, la malchance, le malheur... et des fois même, le vol, la délinquance... Mais je suis aussi la noblesse des paumés, la dignité des expulsés et surtout je suis l'espérance. Je vais vous montrer ma vraie identité, je suis Gavroche. Gavroche, le gamin. Gavroche, le vilain. Gavroche, le coquin. Gavroche, le mécréant. Gavroche, le misérable. Qui est ma mère ? Paris. Qui sont mes frères de misères ? Les misérables. Quelle est ma maison ? Toutes les rues... *(Entre Marius, d'un air distrait. Il semble avoir la tête dans ses pensées. Gavroche l'interpelle.)* Ne détournez pas le regard. Regardez-moi bien. Je suis le fils de la malchance. Et vous ! Vous êtes un beau jeune homme, rêveur et idéaliste. Vous êtes peut-être encore un étudiant de bonne famille, un fils à papa. Tu vas nous laisser lutter seuls contre tous ?

🔊 PISTE 17

(Marius est de plus en plus attentif au discours du garçon.)

MARIUS : *(Surpris.)* Lutter contre qui ?

GAVROCHE : Contre l'injustice qui amène la faim, la misère, la malchance, le malheur. Contre les enfers créés par les hommes, contre le malheur qui pèse sur les femmes qui doivent vendre leur corps pour quelques miettes de pain. Contre l'ignorance des enfants qui cruellement les condamnent. Contre...

MARIUS : *(Lui coupant la parole.)* Arrêtez mon frère, ne continuez pas, je suis convaincu... Dites-moi comment je peux lutter auprès de vous ?

GAVROCHE : *(Enthousiaste.)* Donc, vous rejoignez la lutte ! Ma bande de mécréants, de bandits révolutionnaires ! Les malchanceux ! Le peuple ! Toi, étudiant ! Élève tes paroles vers la lumière ! *(Il l'invite à monter sur la marche avec lui.)* Je suis Gavroche !

MARIUS : Moi, Marius ! Au service du peuple.

GAVROCHE : *(Il lui donne les papiers.)* Maintenant Marius, chante avec moi :

🔊 PISTE 18

*Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire.
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau.*

MARIUS : *(Après quelques hésitations dans les paroles, peu à peu, Marius chante haut et fort le refrain de cette chanson.)*

*Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire.
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau.*

))) PISTE 19

(Gavroche l'applaudit et l'invite à continuer à débattre ensemble. Il se touche le ventre qui grogne de faim. Peu après, Gavroche s'approche discrètement de Jean Valjean et de Cosette pour leur dérober quelques pièces de monnaie.)

MARIUS : *(Au public.)* Oui, regardez-moi, regardez-moi bien ! Ne m'ignorez pas. Moi, je ne suis pas le fils de la pauvreté, de l'ignorance, de la misère, de la faim, de la malchance, du malheur. Moi, Marius, je suis jeune, rêveur et idéaliste. Je suis un étudiant de bonne famille. Je m'unis à la lutte contre l'injustice qui amène la faim, la misère, la malchance, le malheur. Contre les enfers créés par les hommes, contre le malheur qui pèse sur les femmes qui doivent vendre leur corps pour quelques miettes de pain. Contre l'ignorance des enfants qui cruellement les condamnent...

(Le cri de Gavroche interrompt Marius. Jean Valjean vient de découvrir que Gavroche lui a volé une petite bourse de monnaie de sa poche. Il lui a attrapé le bras fortement. La bourse d'argent tombe au sol.)

GAVROCHE : Lâchez-moi !

(Jean Valjean le relâche sans attendre et Gavroche part en courant de la scène en faisant le salut révolutionnaire à Marius.)

VALJEAN : Pauvre petit, il a pris peur ! *(Il prend la bourse tombée par terre et va en direction de Gavroche.)* Attends ! *(Il sort de scène.)* Prends-la ! Tu peux me la prendre. Je te la donne.

(Marius a observé toute la scène sans rien dire. Il salue Gavroche dans sa fuite. Il croise le regard de Cosette qui part à son tour. Il se crée un jeu amoureux entre les éléments du décor. On les voit parfois timides, parfois audacieux. Ils tombent follement amoureux l'un de l'autre.)

(Gavroche revient sur scène en mangeant une pomme. Il regarde le jeu amoureux de Marius et de Cosette.)

GAVROCHE : « Marius et Cosette ne se parlent pas, ils ne se saluent pas. Ils étaient de parfaits inconnus. Rien au monde n'aurait permis d'affirmer qu'ils tomberaient follement amoureux l'un de l'autre. »

(Gavroche poursuit son chemin en sifflant sa chanson. Sans parler, Marius écrit un message sur un bout de papier et le pose sur le banc où était assise Cosette. Marius sort de scène. Cosette cherche du regard Marius qui vient de disparaître quand elle tombe sur le bout de papier. Elle le prend. C'est une

lettre d'amour. Pendant que Cosette lit cette lettre d'amour, Marius s'approche discrètement, derrière Cosette.)

COSETTE : *(Lisant la fin de la lettre.)* ... « Si pour finir, tu ne m'aimais pas... le soleil s'éteindrait. »
Signé... Marius... *(Sans lire.)* Oh Marius ! Bien sûr que je vous aime...

(Cosette s'aperçoit que Marius était derrière elle. Surprise, elle laisse tomber le papier par terre. Cosette est très gênée parce qu'il a dû écouter ses mots.)

MARIUS : *(Presque sans pouvoir respirer, il balbutie quelques mots incompréhensibles.)*
Pardonnez-moi d'être là, je ne pouvais pas continuer de cette façon. Vous avez lu ce que je vous ai laissé sur le banc ? Vous me reconnaissez ? N'ayez pas peur de moi. Cela fait trop longtemps que je ne vous voyais plus ici. Cela a été très difficile de vous retrouver. Si vous saviez, je vous adore. Pardonnez ma façon de vous parler. Peut-être que je vous mets mal à l'aise. Je vous mets mal à l'aise ? *(Avec une grande gaieté.)* Vous m'aimez donc ?

COSETTE : *(Après quelques instants de silence..)* Maintenant vous le savez !

(Ils s'embrassent avec ardeur.)

MARIUS : Comment vous vous appelez ?

VALJEAN : *(Dans les coulisses.)* Cosette !

COSETTE : Mon père ! S'il vous plaît, allez-vous-en tout de suite, il ne peut pas vous voir ici.

MARIUS : Demain je reviendrai, le lendemain aussi et le jour d'après. Ne disparaissiez pas encore une fois. Au revoir, mon amour... Cosette.

(Cosette n'a pas le temps de répondre. Jean Valjean entre de nouveau sur scène. Il n'a plus la bourse de monnaie. Marius reste caché. Valjean s'approche de Cosette, assise sur le banc et pensive.)

VALJEAN : *(Avec une voix douce et lui offrant son bras.)* Cosette ?

(Valjean voit le papier aux pieds de Cosette. Mais il ne lui dit rien.)

VALJEAN : Ma chère Cosette, pouvez-vous m'attendre à l'entrée du parc. J'aimerais être seul ici, une minute seulement. Le silence m'aide à penser.

(Cosette accepte et quitte la scène. Jean Valjean prend la lettre et la lit.)

VALJEAN : Oh mon dieu, ce n'est pas vrai ! Tu joues avec moi. Qu'est-ce je deviendrais si Cosette me laissait de côté. Ma Cosette, ma petite. Je ne le permettrai pas.

(Cosette revient chercher son père et trouve son comportement étrange.)

COSETTE : Père, cela ne va pas ?

VALJEAN : *(Dissimulant.)* Si, ma très chère enfant. Allons-nous-en, il se fait tard.

🔊 PISTE 20

SCÈNE 16

(On entend des explosions.)

PERSONNAGE 1 : Qu'est-ce qui se passe ?

PERSONNAGE 2 : Une mutinerie.

PERSONNAGE 3 : Comment ça, une mutinerie ?

PERSONNAGE 4 : Oui, il y a une insurrection.

PERSONNAGE 1 : Et pourquoi ?

PERSONNAGE 2 : Nous allons renverser le gouvernement actuel.

PERSONNAGE 3 : La liberté est dans la rue.

PERSONNAGE 4 : Aux barricades !

PERSONNAGE 1 : À bas la monarchie.

PERSONNAGE 2 : On veut un Paris sans rois.

PERSONNAGE 3 : Et un monde sans bourreaux.

(On entend des bruits de combat, des coups de canon au loin. Mais Marius ne semble pas les entendre.)

MARIUS : *(Murmurant.)* Cosette... Où es-tu, Cosette ?

(Marius perd patience et se dirige vers le banc. Il s'assoit et attend. Quelqu'un lui fait signe de loin.)

VOIX OFF : Monsieur Marius ?

MARIUS : *(Avec impatience. Croyant que c'était Cosette.)* Oui, c'est moi. Où es-tu, Cosette ?

(Personne ne répond. Quelqu'un lance une lettre aux pieds de Marius. Marius n'a pas vu qui l'a lancée. Il la ramasse et la lit.)

MARIUS : *(Il lit la lettre. Mais la voix que le public entend est celle de Cosette.)* « Mon cher et tendre amour... Aujourd'hui, nous nous séparons pour toujours. Demain, je serai déjà loin. Je pars avec mon père à Londres pour nous réfugier. Toujours, je te garderai en mémoire, dans mes pensées, dans mes souvenirs. Malheureuse pour le reste de ma vie. Je suis tienne. Cosette. »

(Marius semble avoir lu sa sentence de mort. Il est dérouter. Il reste immobile sur le banc, le regard vide, sans comprendre pourquoi. Gavroche entre sur scène.)

GAVROCHE : Marius ? Tu pleures tes frères tombés au combat ?

MARIUS : Non, Gavroche, je pleure ma mort prochaine.

GAVROCHE : *(Ils éclatent de rire.)* Eh bien, allons-y !

MARIUS : *(Étonné de la réponse.)* Où ça ?

GAVROCHE : Aux barricades ! Tu ne parlais pas de la même chose ? *(Avec émotion.)* Le moment tant attendu est arrivé ! Vive la France libre ! *(Il brandit les bras et continue sa marche.)*

(Les paroles de Gavroche font sortir Marius de ses pensées. D'un coup, il prend conscience de ce qui se passe autour de lui.)

MARIUS : Attends, gamin ! *(Il coupe la route de Gavroche.)* Tu vas mourir ! Tu es trop jeune pour lutter !

GAVROCHE : *(Offensé.)* Toi aussi, tu vas mourir ! Peut-être d'une balle de fusil ou de faim. *(Marius ne réagit pas. Gavroche le regarde avec mépris. Il comprend que Marius ne viendra pas avec lui au combat.)* Oui, ce sera la faim...

MARIUS : Tu te trompes ! Je t'accompagne ! *(Gavroche saute de joie.)* Mais avant, tu as une mission à accomplir.

(Pendant que Gavroche parle avec Marius, il écrit sur le dos de la lettre, quelques mots, on voit apparaître la silhouette de Javert qui entre en scène.)

GAVROCHE : Les petits servent bien à quelque chose ! Quel bonheur ! Je m'en vais ! Pendant tout ce temps, la confiance des petits et la méfiance des grands... *(Il montre Javert du doigt.)* Regardez ce grand, là-bas !

MARIUS : Oui.

GAVROCHE : C'est un espion.

MARIUS : En es-tu certain ?

GAVROCHE : Oui, monsieur. Il m'a presque attrapé, l'autre jour ! Je me suis échappé de justesse *(Gavroche veut s'enfuir.)*

MARIUS : *(Marius le retient par le bras.)* Attends un peu. Prends cette lettre et remets-la, en personne, à mademoiselle Cosette. La direction est inscrite au dos de la lettre.

GAVROCHE : Je le ferai. *(Il part en chantant sa chanson sur la liberté.)*

MARIUS : D'accord, mais fais attention Gavroche !

(Marius demande aux hommes qui entrent sur scène de construire une barricade.)

))) PISTE 21

SCÈNE 17

(De l'autre côté de la barricade, Javert observe les événements.)

MARIUS : *(D'un ton accusateur.)* Vous êtes un espion !

(Tout le monde reste paralysé par cette accusation.)

JAVERT : *(Dans un rire provocateur.)* Je suis un agent de l'autorité.
MARIUS : Quel est votre nom ?
JAVERT : Javert.
MARIUS : Attachez-le ! Nous avons un espion.
HOMME 1 : Veux-tu qu'on le tue, camarade ?
MARIUS : Non, pas encore.

))) PISTE 22

SCÈNE 18

(Chez Valjean et Cosette.)

GAVROCHE : *(Murmurant.)* Mademoiselle Cosette, mademoiselle Cosette.
VALJEAN : *(Caché.)* Oui.
GAVROCHE : J'ai une lettre à lui remettre. C'est de la part de son aimé Marius.
VALJEAN : Merci, mon bon ami.
GAVROCHE : Mademoiselle, si je vous donne la lettre, en retour, vous m'embrassez sur le front.
VALJEAN : Comme tu es coquin. *(Il fait le tour et surprend Gavroche.)* Es-tu celui qui doit me remettre une lettre que j'attendais ?
GAVROCHE : Vous ? Mais vous n'êtes pas une femme !
VALJEAN : La lettre est-elle pour mademoiselle Cosette, oui ou non ?
GAVROCHE : Cosette ?
VALJEAN : Eh bien, donnez-moi la lettre pour que je puisse la lui remettre. Je vous l'ordonne.
GAVROCHE : Prends-la ! Moi, je retourne aux barricades.
VALJEAN : *(Il lit attentivement la lettre.)* Marius, pauvre sot. Si on te tue, Cosette sera brisée par la tristesse. Que dois-je faire maintenant... ?

))) PISTE 23

SCÈNE 19

(La barricade est maintenant construite. Les hommes passent d'un côté à l'autre, la joie au cœur. Il y a une ambiance de fête. D'un coup, on entend des tirs de fusils de l'autre côté, mais cela ne dérange en rien les jeunes hommes de la barricade. Seul Marius semble inquiet. Javert est attaché en bas de la barricade.)

VOIX OFF : C'est l'armée de Paris qui vous parle, vous êtes cernés par les armes. *(On entend des huées comme réponse.)* Dans une heure, on lancera l'ordre d'attaquer. *(Les cris reprennent.)* Toutes les barricades vont rapidement tomber. Il n'y a plus rien à espérer. *(Un silence lourd semble arrêter le temps.)* Vous avez perdu.

(Personne ne bouge. Les hommes cherchent le moindre espoir dans le regard des autres. Mais rien. Alors Gavroche commence à chanter sa chanson. Tout le monde l'accompagne. L'esprit du combat est de retour.)

HOMME 1 : *(Pendant que les autres chantent en chœur.)* Peu importe ! Si on doit mourir pour nos idées, que ce soit en combattant jusqu'à la dernière.

Tous : Oui !!!!

MARIUS : Pourquoi tout le monde doit mourir ? Vous qui avez des épouses, des mères, des enfants, pensez à eux. Je vous en supplie.

(Valjean entre sur la barricade.)

MARIUS : *(Surpris et méfiant.)* Qu'est-ce que vous faites ici ?

VALJEAN : Accomplir mes devoirs.

MARIUS : Vous savez que nous allons mourir pour la révolution ?

VALJEAN : Oui, s'il doit en être ainsi. *(Il croise le regard de Javert rempli de peur.)* Que fait cet homme ici ?

MARIUS : C'est un espion. Je ne l'ai pas encore tué. Peut-être nous sera-t-il utile plus tard. Peut-être comme monnaie d'échange. *(Il monte sur la barricade et crie.)* Aujourd'hui, 6 juin de l'année 1832, nous allons mourir debout pour la révolution.

Tous : Ainsi soit-il !

MARIUS : Pour la révolution !

Tous : Pour la révolution !

(Commence alors le combat, entre les explosions des canons, les fusils et les cris. La bataille fait rage entre les soldats et les révolutionnaires. Et puis le silence.)

VALJEAN : Tout le monde va bien.

MARIUS : Oui.

GAVROCHE : Oui, monsieur. *(Il s'approche.)* Du côté des gardes nationales, il y a beaucoup de blessés. *(Il part en courant.)*

MARIUS : Où vas-tu Gavroche ?

VALJEAN : Reviens ici, inconscient.

GAVROCHE : Je vais récupérer toutes les armes que je peux, nous allons en avoir grand besoin.

MARIUS : Gavroche, viens ici. Tu vas te faire tuer.

GAVROCHE : Non, ils n'ont pas un bon tir. *(Il commence alors à chanter et on entend un tir d'en face. Gavroche tombe au sol.)*

MARIUS : Noooooon !!! Gavroche !!! Ils ont tué un enfant ! *(Il pleure.)* Assassins. C'était encore un enfant. *(Il ramasse le corps de l'enfant et une balle le blesse à l'épaule.)*

VALJEAN : Marius, fait attention. Imprudent ! Maintenant, je ne peux rien faire pour te sauver.
 MARIUS : C'était encore un gamin.
 JAVERT : *(Avec calme.)* Tu l'as trahi. Ils l'ont tué par ta faute.
 MARIUS : *(Avec rage, il se lève malgré les sifflements de balles.)* Je vais te tuer !
 VALJEAN : Calme-toi, Marius, tu es blessé. On a encore besoin de toi. Je le ferai pour toi.

(Marius s'assoit. Valjean attrape Javert et le traîne jusqu'à la barricade.)

JAVERT : *(Riant de nouveau.)* Vas-y ! Venge-toi maintenant. Je n'ai pas peur, tu sais.

(Jean Valjean sort un couteau de sa poche.)

JAVERT : Une mort ensanglantée ! *(Observant.)* Très bien.

(Jean Valjean coupe les cordes qui attachaient les poignets de Javert, puis celles qui lui liaient les pieds.)

VALJEAN : Tu es libre. Je ne crois pas que tu sortes d'ici vivant. Mais si tu réussis par chance, tu pourras me chercher au 7, rue de l'homme armé. Moi non plus, je n'ai pas peur.
 JAVERT : *(Confus.)* Comment ? Tue-moi maintenant, parce que tu n'arrêteras jamais mon désir de te mettre en prison. *(D'un ton provocateur.)* Tue-moi, je te l'ordonne !!!
 VALJEAN : Cours, maintenant !

(Javert pense un instant. Les bruits de combat s'approchent rapidement. Et il part en courant. Jean Valjean tire des coups de pistolet dans les airs et retourne à la barricade.)

VALJEAN : Voilà, c'est fait.

(Une énorme explosion retentit.)

HOMME 1 : Ils nous attaquent. Vive la République !
 VALJEAN : Marius, il faut partir d'ici.
 MARIUS : Non ! Je mourrai ici ! Vive la République !!

(Bruits de combat. Un coup de canon sonne la fin de la bataille. La scène est remplie de fumée. Entre les nuages de fumée, on aperçoit Jean Valjean prendre Marius inconscient sur son dos.)

))) PISTE 24

SCÈNE 20

(La fuite par les égouts. On voit Jean Valjean traîner d'une force titanesque Marius dans les égouts de Paris. Au loin, on entend les bruits de pas des gardes à leur recherche et les rats tout autour...)

VALJEAN : *(Épuisé, il se parle à lui-même.)* Cosette ne me pardonnera pas. Jamais je ne me le pardonnerai...

(Il continue à se traîner dans les égouts sales et puants. Quand ils sont sur le point de sortir, ils tombent nez à nez avec une ombre.)

JAVERT : *(Tranquillement. Mais quelque chose a changé dans son regard.)* Bonjour, Valjean !

VALJEAN : *(Il reconnaît sa voix.)* Javert ! Je me rends. Arrêtez-moi. Mais je vous demande juste une dernière faveur.

JAVERT : Qui est cet homme ?

VALJEAN : C'est de lui que j'aimerais vous parler. Faites de moi ce que vous voulez. Mais avant, aidez-moi à le ramener chez moi. Je vous en supplie.

(Javert sort de sa poche un mouchoir et essuie le visage ensanglanté de Marius.)

JAVERT : Cet homme était à la barricade. Il s'appelle Marius. Il est mort ?

VALJEAN : Non, il vit encore. Mais s'il vous plaît, laissez-le vivre. Vous me tenez déjà. Laissez-le libre.

JAVERT : Qui est ce jeune homme pour vous ?

VALJEAN : Mon remplaçant. Il prendra soin de Cosette.

JAVERT : *(Sur un ton de reproche.)* C'est l'unique chose qui vous importe ?

VALJEAN : Oui.

JAVERT : *(En colère.)* Vous ne connaissez pas l'importance des lois, Valjean ? Pourquoi vous ne m'avez pas tué ?

VALJEAN : Je n'ai pas le droit de vous tuer.

JAVERT : Mais vous avez de la haine envers moi. Vous me détestez. Et vous m'avez laissé libre. Pour que maintenant je, je, je vous... Je vous dois la vie. À un ex-détenu, à un ex-forçat, à un voleur. Qui est peut-être un assassin, un révolutionnaire... Je dois la vie à un misérable !

VALJEAN : Ne me détestez pas, Javert. On peut vivre sans haine.

(Silence.)

JAVERT : Va-t'en ! Emmène-le où tu pourras lui sauver la vie.

VALJEAN : Merci. Après je serai à toi, tu pourras venir m'arrêter. Je t'attendrai à l'adresse convenue. Merci.

JAVERT : Va-t'en ! Vite ! Je ne veux pas de ta complaisance. Je ne veux pas de tes remerciements. Je ne veux rien de toi. Je n'ai rien en commun avec les gens comme toi... *(Valjean s'en va.)* Toute une vie de règles. Toute une vie de droiture, d'exemplarité... *(Avec mépris.)* Que suis-je devenu si je dois la vie à un misérable... ? Je suis inférieur à lui. Je suis inférieur à un misérable ... Au revoir, Jean Valjean. *(Il se jette dans la Seine et disparaît.)*

(Entre Cosette.)

SCÈNE 19

COSETTE : Marius, mon grand amour.

VALJEAN : Ma chère Cosette, ne t'inquiète pas, il se remettra de ses blessures.

COSETTE : Père ! Vous le saviez ! Vous l'avez sauvé ?

VALJEAN : Ma petite Cosette... Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

COSETTE : Merci, mon père.

MARIUS : Cosette.

VALJEAN : Je vous concède tous mes meilleurs vœux. Demain, nous en reparlerons. Maintenant le temps est en votre faveur. **(À Marius.)** Votre bonheur a été l'objectif de toute ma vie. Cosette, vous avez de la chance et ma mission est enfin terminée. **(Jean Valjean part.)**

NARRATEUR : Cosette et Marius se marient le 16 février de l'an 1833, un mardi de carnaval. Jean Valjean accomplit sa promesse et s'est éloigné du jeune couple de mariés. Une promesse faite à Fantine, sur son lit de mort. Il mourra de fatigue dans son lit quelques mois plus tard.

La révolte de 1832 n'a pas réussi. Regardez-moi bien ! Je suis Gavroche, le gamin, le vilain, le coquin, le mécréant, le misérable. Je suis mort. Toutefois, les idéaux que nous défendions, l'éducation de tous, un homme-une voix, l'égalité de tous les hommes... Ces idéaux ont triomphé. Vive la révolution !

(Le narrateur siffle la mélodie de la révolution. Puis il est accompagné par tous les acteurs sur scène. Au même moment, une voix off lit un extrait du texte projeté en vidéo.)

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et selon un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.

Victor Hugo

(Les lumières s'éteignent sur la scène.)

UNE FIN

HAZ THINK FAIS TEATRINO FES FAI EGIN

NUESTRA PROGRAMACIÓN 2018/2019

MERLÍN, EL ENCANTADOR

Educación Infantil, Primer y Segundo Curso de Primaria

LA RATITA PRESUMIDA

Educación Infantil, Primer y Segundo Curso de Primaria

THE JUNGLE BOOK (In English)

Educación Infantil, Primer a Cuarto Curso de Primaria

MAGIC BEANS (In English)

Educación Infantil, Primer a Cuarto Curso de Primaria

LA VUELTA AL MUNDO EN 80 DÍAS

Tercer a Sexto Curso de Primaria, Primer y Segundo Curso de E.S.O.

BE COOL! (In English)

Tercer a Sexto Curso de Primaria, Primer y Segundo Curso de E.S.O.

A CHRISTMAS CAROL (In English)

Quinto y Sexto de Primaria, E.S.O.

THE CANTERVILLE GHOST (In English)

E.S.O., Bachillerato y Ciclos Formativos de Grado Medio

ENTREMESES DE CERVANTES

E.S.O., Bachillerato y Ciclos Formativos de Grado Medio

TRES SOMBREROS DE COPA

E.S.O., Bachillerato y Ciclos Formativos de Grado Medio

LES MISÉRABLES (En Français)

E.S.O., Bachillerato y Ciclos Formativos de Grado Medio

